

Coriolan Ardouin: Mila

*Ainsi que l'oiseau dont le chant
S'harmonie au vent dans la plaine,
Que nos soupirs de voix humaine
Montent, musique aérienne,
Au dôme du ciel éclatant !
Lorsque la liberté naissante,
Vierge guerrière au front altier,
Grandit chez nous, belle et puissante,
Pleurons sur Mila gémissante
Morte sous l'ombre du palmier !*

C. A.

I.

Hélas ! je me souviens de ce jour que mon père
Me dit la mort si triste et l'existence amère
De Mila, la pauvrete, éteinte avant le temps !
Je me souviens encore de cet ange des champs !
Sa démarche était simple, et son âme aussi douce
Que la lune qui dort un beau soir sur la mousse.

« Quand le vent du matin

« Fait balancer les cannes,

« Et m'apporte au jardin
« L'odeur des frangipanes,
 « Ce vent me dit :
 « Fille d'Angole,
 « Le beau créole,
 « Ta chère idole,
 « Dieu l'a béni !
 « Dieu l'a béni ! »

« Sur ma maison de paille,
« Quand le soir un oiseau
« Chante petit et beau,
« Pour mon cœur qui tressaille,
 « L'oiseau me dit :
 « Fille d'Angole
 « Le beau créole,
 « Ta chère idole,
 « Dieu l'a béni !
 « Dieu l'a béni ! »

« C'est Osala que j'aime !
« Dieu, soyez son appui,
« Et répandez sur lui

« Votre bonté suprême !

« Et Dieu me dit :

« Fille d'Angole,

« Le beau créole,

« Ta chère idole,

« Je l'ai béni !

« Je l'ai béni ! »

Mila laisse dormir les herbes sous sa houe,
Et sur elle se penche et rêve doucement,
Et regarde le vent qui joue
Avec la canne au loin, comme eût fait un amant.

Oh ! que de fois, Mila, la colombe plaintive
Enivre de ses chants la vallée attentive,
Quand l'écho trop ingrat à ses accents d'amour
La trahit, la découvre aux griffes du vautour.

II.

Mila, c'est une esclave, et la naïve angole
Appelle Elbreuil "mon maître." Ainsi qu'une créole
Elle est belle, Mila ! c'est la fleur du jardin.
Oh ! qui pour la cueillir ne tendrait pas la main !

Sa beauté, doux rayon, flamme divine et pure,
N'attend pas pour briller l'éclat de la parure :
C'est l'étoile des nuits aux feux plus scintillants
Lorsqu'un nuage obscur l'entoure de ses flancs.

Lorsque Mila chantait sa chanson ingénue,
Elbreuil n'était pas loin ; et, ravi, l'âme émue,
Le colon écoutait : la brise lui porta
Les paroles d'amour et le nom d'Osala.

Retenant ce nom, il s'avance.
Il la voit sous un ciel brûlant,
Travaillant avec patience.
D'abord son langage est d'un blanc :
C'est une pitié qui vers elle
Le conduit.—Puis changeant de ton,
Il lui dit qu'elle est la plus belle
De toute l'habitation !

Elle est la fleur de la colline !
L'oiseau chantant sur le palmier !
Son âme est la blanche aubépine !
Sa voix est la voix du ramier !

Mais c'est vainement qu'il la presse,
Le maître ne peut la fléchir,
Car de son cœur elle est maîtresse.
Le Colon se sentant rougir,
De fuir promptement se hâte,
Et craignant qu'à l'œil de Mila
La rougeur de son front n'éclate,
Par un sentier, non loin de là,

S'éloigne et disparaît.

Une noire pensée,
Maintenant qu'il est seul, de son cœur élancée,
S'imprime sur ses traits ; de mille éclairs ses yeux
Scintillent et sa bouche en un sourire affreux
Se ride. Il est muet de honte et de colère.
Silencieux, il marche en regardant la terre.
On dirait le démon du séjour infernal
Rêvant profondément et ne rêvant que mal.

III.

C'est la cloche argentine

Qui sonne le repos ;
Tout le troupeau rumine,
Couché près des ruisseaux.
Le soleil monte et brille
Au plus haut point des cieux ;
L'onde ardente scintille,
Eblouissant les yeux.
Le rossignol soupire !
A cette heure du jour,
C'est la vivante lyre.
Du cœur et de l'amour.

A cette heure venez, venez aussi l'entendre,
Esclaves malheureux. Son nid est sur vos toits !
Ce chantre aimé du ciel ne sera pas moins tendre
Si l'esclave écoute sa voix.

Osala, c'est ce beau, c'est ce jeune créole
Qui s'avance en sifflant, à travers le vallon :
Le bonheur un moment brille aux yeux de l'angole
Et s'épanouit sur son front.

Il arrive. « Voilà, » dit-il, « ma tendre amie,

« Quelques fruits et des fleurs que je t'apporte, prends.

« Oh ! j'ai beaucoup souffert, mais ma peine est finie,

Car je te vois et je t'entends. »

Tous deux obéissant à la douce nature

Se parlèrent de l'âme à l'ombrage des bois,

Et doutèrent ensemble en leur ivresse pure

Qu'on s'aimât comme eux autrefois.

« Ce soir, lorsque la lune au haut de la colline

« Montera » disait-elle. « Osala chantera

« Quelques uns de ces airs que sur sa mandoline

Il fit pour sa bonne Mila.

« Et moi je te dirai quelque histoire natale

« Comment on sait dompter le lion le plus fier,

« Et puis je dépeindrai la brise si fatale

« Aux habitants du Grand-désert.

« Doux pays de l'Afrique, oh ! que je t'aime encore !

« Pour le tigre et le blanc, Dieu fit un même cœur !

« Plus, je vis avec eux et plus je les abhorre !

« Pour eux l'or, pour nous la douleur ! »

Osala répondit : « Mila, pourquoi ces larmes ?

« Au lieu de tant gémir, adorons-nous plutôt !

« Tous mes chagrins s'en vont, quand j'admire tes charmes,

« Garde tes pleurs pour mon tombeau ! »

Il dit, et l'embrassa timide et palpitante !

La vie est le Sarah, l'amour, c'est l'oasis

Où l'on voit à l'abri de l'arène inconstante,

Flotter le duvet des épis.

IV.

Deux heures ont sonné, l'esclave aux champs revole !

Non, il n'a point d'ailes, le temps,

Lorsqu'il sépare deux amants !

Quand viendra le soir qui console ?

C'est mourir que d'attendre ! oh ! quand viendra le soir

Où tous deux ensemble au manoir

Ils pourront se bercer d'une douce parole ?

Où Mila contera quelque histoire d'Angole,

Où le tendre Osala, de son naïf accent,
Et des sons de sa mandoline,
Montera saluer au haut de la colline
La lune chère aux monts, leur couronne d'argent !

Que béni soit le ciel ! et toi, Mila, respire.
Regarde le soleil derrière les dattiers
Qui s'en va dans la mer. La pauvrete ! un sourire
A couru sur sa bouche, et les rayons derniers
De l'astre dont le disque à l'océan se noie
Quoique tièdes, chez elle ont allumé la joie.

V.

Hélas ! on voit du haut du ciel
Briller des astres d'or la lumière lointaine !
Hélas ! déjà la nuit est dans la plaine !
Et d'où vient qu'Osala, sous le toit paternel,
Se fasse désirer. Pauvre Mila ! son âme,
Qui ce matin encore était toute gaîté,
Par mille chimères de femme
Augmente les douleurs de son sein agité :
« Marie a les yeux noirs, Marie a les dents blanches,

« Et le serin qui chante entre les branches
« Chante encore moins bien qu'elle ; et le jeune roseau
« Qui plie au gré des vents sa taille obéissante
« La balance moins élégante
« Qu'elle en marchant, son corps si beau !
« Et les hommes ! comment à leur vaine parole
« Se fier un moment ?
« Les filles à leur cœur sont ce qu'est une yole
« Aux flots qu'elle ne peut qu'effleurer seulement ! »

Vous diriez à la voir toute pâle et songeuse,
S'éloignant de ses sœurs qui l'entendaient gémir,
Vous diriez que Mila, naguère clame, heureuse,
Pressentait un sombre avenir !

VI.

Oh ! laissez-la pleurer ! Lui que sur cette terre
Elle aime plus qu'on aime une sœur ou son frère,
Osala, son amour,
Il languit maintenant bien loin ; sa longue chaîne,
Car Elbreuil l'a voulu, sillonne une autre plaine
Où courbé sur le sol, jamais il n'entendra

Les jardins retentir du nom de sa Mila !

Et Mila fut jadis la couronne d'Angole !

Aujourd'hui voyez-la ! rêveuse et triste folle,

Partout elle porte ses pas,

Sans cesse commençant une chanson créole

Qu'elle n'achève pas !

Oh ! c'est pitié de voir une amante en délire !

Compagnes de Mila, cachez-lui donc vos pleurs !

Mère, et vous son vieux père, et vous, ses tendres sœurs,

Couvrez d'un voile épais le mal qui vous déchire !

Elbreuil, vois ta victime ! Une main sur le cœur,

Ses beaux yeux noirs levés vers le ciel, elle est morte,

Oui, morte avant le temps, et morte de douleur !

Et voici qu'on l'emporte

Sans bruit, sans une fleur.

Sa famille, un vieux prêtre accompagnent sa bière

Au prochain cimetière ;

Et dans la fosse le cercueil

Est bientôt couvert par la terre.

Puis pour elle chacun a dit une prière

Tout haut, en maudissant tout bas le nom d'Elbreuil.